
DOCUMENTS INÉDITS
SUR L'HISTOIRE
DE
L'OCCUPATION ESPAGNOLE
EN AFRIQUE
(1506 - 1574)

(Suite. Voir le n° 109.)

VI

**LETTRE D'ANTONIO RICO AU TRÈS-NOBLE SEIGNEUR LOPE HURTADO DE
MENDOZA.**

Oran, 27 février 1518.

(Arch. de Simancas. — Estado, Legajos Sueltos.)

Très-noble seigneur, j'ai reçu le 22 de ce mois votre dernière lettre qui ne portait pas de date. Toutes les autres que vous m'aviez adressées précédemment par les courriers du seigneur Marquis (1) me sont également parvenues ; mais n'ayant que peu de chose à vous dire et craignant de vous importuner, j'avais négligé de vous répondre. A l'avenir, je serai plus exact à vous écrire, puisque mes lettres vous font plaisir et je ferai en sorte

(1) D. Diego de Cordoba, marquis de Comarès.

que vous me pardonniez mon silence. Je vous prie de me payer en la même monnaie.

Vous avez dû apprendre ce qui est arrivé jusqu'à ce jour, et je ne vous en parlerai pas. Voici ce qui se passe en ce moment. Le roi de Tlemsèn, (1) avec le caïd Ahmed et les Arabes, est toujours devant El Kala (2) où se trouvent bloqués le frère de Barberousse et les Turcs qui l'accompagnaient. Le 30 janvier, il y a eu un combat. Les Turcs ont perdu 180 hommes, et partie de leurs bagages qu'ils n'avaient pas eu le temps d'enfermer dans la place est tombée aux mains des gens du roi. Si ceux-ci n'avaient pas faibli et ne s'étaient pas amusés à piller, tout aurait été fini cette fois. Malheureusement, favorisés par la nuit et profitant de la faute que la rapacité des Arabes leur avait fait commettre, les Turcs, au nombre de 300, ont pu se retirer dans El Kala. La place étant de difficile accès et surtout trop fortifiée pour des Maures, le roi n'a pas tardé à comprendre qu'il ne pouvait pas seul s'en rendre maître, et il a fait demander des secours au seigneur Marquis. Ce dernier lui a envoyé Martin d'Argote, avec environ 300 hommes.

Le 15 dans la nuit, le commandant des Turcs, nommé Isken-der, fit une sortie avec tous ses gens et attaqua le camp des Chrétiens. Les nôtres, quoique surpris, firent bonne contenance et parvinrent à repousser les Turcs, après leur avoir tué quelques hommes et en avoir blessé un plus grand nombre, entre autres le commandant lui-même, qui mourut deux jours après. De notre côté, nous avons eu deux soldats tués, avec l'alguazil

(1) Ce roi s'appelait Bou-Hammou. Marmol raconte qu'il avait usurpé, avec l'appui des Espagnols, la couronne de son neveu Abou-Zeïân. Appelé par les partisans du prince légitime, Baba-Aroudj venait de le chasser lui-même de Tlemsèn.

(2) El Kala des Beni-Rachid, situé à une journée à l'est de Mascara, sur la route qui conduit de cette ville dans les vallées de la Mina et du Chelif. Baba-Aroudj, qui ne se maintenait qu'à grande peine dans Tlemsèn, avait fait occuper ce point par une garnison de 300 à 400 Turcs, *tous armés d'arquebuses*, afin d'assurer ses communications avec Alger. Is Kender, rénégat Corse, compagnon et ami dévoué d'Aroudj, et un des frères de ce dernier, nommé Ishak, commandaient ce détachement.

Baena, et quelques blessés. Depuis cette sortie, les Chrétiens ayant soin de se mieux garder, il n'y a pas eu de nouveau combat (1).

Nos gens n'ont que trois ribaudequins (2) pour battre la place. S'ils avaient des pièces plus grosses, en deux jours elle serait démantelée; mais on s'occupe de renforcer l'artillerie, et tout sera terminé promptement.

Le vaisseau de Diego de Vera et deux autres navires ont mouillé aujourd'hui dans le port. Ils apportent 2,000 hommes. De jour en jour, on attend le reste des troupes. Ces renforts arrivent bien à propos. Si Son Altesse veut bien envoyer tout ce qui nous manque ici, le Marquis pourra enfin mettre à exécution ce qu'il projette. Jusqu'à présent, il a fait au-delà de ce qui était possible et pris partout où il pouvait pour parer aux nécessités. Malheureusement elles sont grandes, et je ne crois pas qu'on arrive à remédier à tout.

Les galéasses ont été quelques jours à Hone (3) où elles ont fait un grand trafic; mais nous n'avons rien pu savoir de positif de

(1) Sandoval (*Vida de Carlos quinto*) raconte les choses très-différemment; mais son récit ne peut guère être accepté en présence de cette lettre, écrite d'Oran le 27 février, lorsque les Turcs occupaient encore El Kala.

(2) Canons de petit calibre. On les plaçait, au nombre de deux, de trois et même de quatre, sur un train à deux roues, garni d'un mantelet de bois qui protégeait les canonniers contre les projectiles ennemis, et la partie antérieure était armée de fers de lance imitant ce qu'on nomme aujourd'hui cheval de frise. Cette espèce de voiture, traînée par des hommes ou par un cheval, s'appelait *ribaudequin*, du nom donné autrefois à des arbalètes à tour qui jouaient le même rôle. Ces canons sont les premiers dont l'histoire fasse mention. Ils étaient déjà en usage au quatorzième siècle. N. L. Bonaparte, *Études sur le passé et l'avenir de l'artillerie*. T. I. p. 37.

(3) *Unem, hunam, Oney* dans les anciens portulans. — Le *Mersahenneit* des Arabes. — « One, dit Marmol, est une ville sur la côte, à la hauteur d'Almería. avec de fortes murailles et un petit port fermé de part et d'autre d'une bonne tour. Les mosquées y sont bien bâties et les maisons habitées de marchands et d'artisans, parce que chaque année les galéasses de Venise y viennent descendre en allant à Tlemcen. Elle est fort peuplée et l'on y fait de belles toiles et d'autres étoffes de coton. Le roi de Tlemcen y tient garnison pour la sûreté du commerce. »

Tlemsên. Barberousse a su imprimer aux habitants une telle épouvante, que personne n'ose sortir de la ville ou envoyer ici quelque messenger. Il a fait mettre à mort tous les princes de la famille royale, de manière que Bou-Hammou, lorsqu'il retournera à Tlemsên, pourra se considérer comme un roi absolu et n'aura plus de motif de se tenir renfermé. J'espère qu'il ne laissera pas vivant un seul Andalou ou Maure d'Oran et de Mers-el-Kebir, car ils lui ont fait plus de mal que Barberousse.

Azouz est à El-Kala, et je pense qu'il paiera enfin les bons morceaux qu'il mangeait dans la maison du Français, sans en remercier personne ; Martin d'Argote s'est chargé de lui et au besoin il sera aidé par Alcantara et Lezcane.

Osiel est encore ici. Salomon de Leroa est parti pour Tlemsên avant les derniers troubles. Quant au pauvre Çatorra, il a payé ses dettes d'une bien triste façon : il y a un mois et demi à peu près, Barberousse l'a fait empaler. Sa maison est perdue et ses créanciers n'auront pas un maravédis. (2)

Estevan Moralès et Ginès del Baño sont encore à Tlemsên. Ils ont essayé une ou deux fois de se sauver, et ils auraient réussi peut-être, si la ville n'était pas comme bouleversée et si les Arabes ne la tenaient pas bloquée de manière que bien peu de gens peuvent entrer ou sortir. Carbajal, qui avait été pris à Mostaganem, s'est fait turc ; il se trouve en ce moment à Tlemsên avec des chevaux et un commandement.

La caravane, qui de Tlemsên s'était rendue à Hone pour commercer, a été attaquée à son retour par les Arabes. Il y a eu un rude combat : 45 personnes ont été tuées, entre autres maître de la maison de Cristoval Rejon et Abou frère d'Azouz ; mais les Arabes n'ont pu enlever la caravane ; elle l'aurait été certainement, si elle n'avait pas été escortée par des Turcs.

(1) Quel était ce Çatorra, que les Turcs firent empaler ? Marmol, dont le témoignage est confirmé par Suarez Montanès, dit que les Espagnols s'emparèrent d'Oran à l'aide des intelligences qu'ils s'étaient ménagées d'avance dans la place. Un marchand juif, nommé Cetorra (Stora) qui entretenait pour son commerce des relations importantes avec les ports espagnols, leur ouvrit une des portes de la ville. Le Çatorra dont parle la présente pièce a bien l'air d'être le même personnage que le Cetora qui livra Oran aux Espagnols.

Aussitôt que l'affaire d'El Kala sera terminée, s'il plaît à Dieu, on en finira promptement avec celle de Tlemsén. Barberousse a soulevé toute la ville contre lui, et ses meilleurs soldats sont partis avec Iskender (1).

J'aurais désiré vous envoyer quelques bonnes dattes ; mais je n'ai pas eu de bonheur à ce sujet : deux charges que je faisais venir du Sahara ont été arrêtées auprès de Tlemsén par les parents de celui qui me les avait vendues, et offertes à Barberousse, de sorte que j'ai perdu non-seulement les dattes, mais aussi mon argent. Je ne puis que vous prier d'agréer ma bonne volonté. Je pense que le roi de Ténès (2) partira demain. Avec cette dernière nouvelle, je finis ma lettre.

Mostaganem s'est déclaré pour Bou-Hammou, qui a envoyé dans cette ville le kaïd Sidi Ahmar. C'est ce même kaïd qui a fait venir Barberousse à Tlemsén ; mais il a déjà reçu une partie de la récompense que méritait sa trahison : les Turcs ont saccagé sa maison, et ils l'auraient tué, s'il ne s'était pas enfui. Voyant aujourd'hui que les affaires de Bou-Hammou prospèrent, il s'est empressé d'accourir à Mostaganem et a fait soulever le pays. Les

(1) L'affaire de Tlemsén ne se termina pas tout à fait aussi facilement que le pensait l'auteur de cette lettre. — Une armée espagnole que commandait Alfonso Velasco et non Martin d'Argote comme le dit Marmol (observation de Suarez Montanes), s'étant présentée devant Tlemsén avec le roi Bou-Hammou, les habitants s'empressèrent d'ouvrir leurs portes à ce dernier. Baba-Aroudj n'eut que le temps de se réfugier dans la citadelle (*El Mechouar*). Pendant 26 jours, il résista vaillamment ; mais convaincu enfin de l'inutilité de la défense, il s'évada une nuit par une poterne, avec ce qui lui restait de soldats. Averti de cette fuite audacieuse, Alfonso Velasco se précipita sur ses traces avec sa cavalerie et l'atteignit sur les bords de la rivière d'Ouchda. Aroudj, déterminé à vendre chèrement sa vie, se jeta dans un parc de chèvres qu'entourait une faible muraille de pierres amoncelées sans ciment. Il s'y défendit pendant longtemps en désespéré ; mais accablé par le nombre, il fut tué avec tous les Turcs qui l'accompagnaient.

(2) Le roi de Ténès, Hamida el Abid, battu par Baba-Aroudj et chassé de sa petite capitale, s'était réfugié à Oran, auprès du marquis de Comarès.

Arabes ont tué le commandant turc, fait prisonniers tous ses gens et les ont envoyés au roi. Les otages, au nombre de dix et choisis parmi les fils des principaux cheikhs et du kaïd des Beni-Rachid, sont à Oran; ils valent mieux pour nous que la personne du roi, et on peut être sûr que les Arabes feront ce qu'ils doivent.

Ma lettre était fermée à la date du 1^{er} mars, lorsque ce jour même il nous est venu un messager de Martin d'Argote, avec des lettres de certains juifs pour l'almoxarife et pour Jacob Alegre. Ces lettres nous ont appris que plusieurs Maures des principaux de Tlemsên, ayant réussi à s'échapper de cette ville, sont entrés à Hone avec l'aide des Arabes de Trara, et qu'après avoir tué huit Turcs qui s'y trouvaient, ils ont pris possession de la place au nom de Bou-Hammou. C'est une bonne nouvelle. On craignait ici que Barberousse ne cherchât à s'enfuir de ce côté. Les mêmes Juifs écrivent que tous les Turcs qui étaient à Alger et dans le royaume de Ténès ont été massacrés, et que la ville d'Alger elle-même s'est soulevée.

VII.

MÉMOIRE DU CORRÉGIDOR D'ORAN SUR LA MANIÈRE DONT CETTE VILLE EST ADMINISTRÉE. (1)

Sans date (1520 ?)

(Arch. de Simancas. — Estado, Africa, Legajos Suelos).

1^o Le Corrégidor d'Oran dit que si le marquis de Comarès continue à être chargé de payer les troupes, de nommer les ca-

(1) Cette pièce est très-curieuse. On ne trouve dans aucun auteur des renseignements sur le régime administratif de la ville d'Oran. A cette époque, il paraît qu'il y avait un corrégidor nommé par le roi et indépendant du capitaine général. Ses fonctions devaient avoir quelque analogie avec celles de nos anciens intendants civils; cela dura jusqu'en 1534, comme on le verra plus loin. La mention de *regidores* subalternes, de jurats et d'un conseil de ville (*cabildo*) nous apprend aussi qu'il y avait une municipalité constituée. Nous ne parlons pas des détails que donne le même document sur la manière

pitaines et autres officiers et de rendre la justice, tout est perdu. On ne se préoccupe en aucune manière du service de Sa Majesté, et tous les jours les rentes de la ville diminuent. Elles se sont élevées autrefois jusqu'à 26,000 *doblas* (1), et cette année elles ont à peine produit 8,000 ducats. Il conviendrait que Sa Majesté gardât pour elle le gouvernement de cette place frontière. Si l'on rétablissait l'ancien ordre de choses, et si Oran avait le privilège exclusif de tout le commerce que les ports d'Espagne font avec la Barbarie, on pourrait tirer de cette ville plus de 30,000 ducats par an.

On lit en marge : Que l'on confère de cela avec les maîtres des comptes.

2° Il y a sept capitaines pour l'infanterie et deux pour la cavalerie. On pourrait facilement les réduire à quatre, et on économiserait ainsi 700 ducats chaque année. Sa Majesté devrait elle-même nommer ces capitaines pour le bien de son service : on ne se conforme pas à ce qu'elle ordonne ; son nom même n'est pas respecté, et celui qui demande justice ne peut l'obtenir. Ces capitaines tyrannisent la ville.

— Qu'on s'informe de cela.

3° Sa Majesté paie la solde pour cinquante artilleurs. Beaucoup sont absents, les autres sont incapables, parce que les gens du marquis désignent pour ce service ceux qu'ils veulent ou qui leur donnent de l'argent. Il n'y a d'ailleurs besoin que de trente artilleurs, C'est une économie de 800 ducats qu'on pourrait faire.

— Qu'on n'admette dans l'artillerie que des personnes suffisantes qui servent elles-mêmes.

4° Dans les revues, il se commet des fraudes nombreuses. On

dont le marquis de Comarès gouvernait Oran et Mers-el-Kebir. Si le tableau n'est pas chargé, le désordre devait être grand. D'après les notes écrites en marge, on peut croire qu'une enquête eut lieu à ce sujet, mais on ignore ce qui en résulta. Ce qu'il y a de certain, c'est que D. Diego de Cordoba demeura capitaine général.

(1) La *dobla zeyen* ou mieux *dobla ziania* valait environ 14 à 15 réaux castillans, soit 3 fr. 75.

paie pour beaucoup de gens qui ne peuvent servir ou qui n'ont jamais existé. Le Corrégidor offre de remédier au mal, si on le lui permet.

— Que le Corrégidor dise ce qu'il y a à faire.

5° Les soldats, coupables de quelque délit, se sauvent dans les églises, et il arrive qu'ils restent là une année, ne faisant aucun service et touchant néanmoins leur solde.

Le Corrégidor prie Sa Majesté d'ordonner qu'à l'avenir celui qui se réfugiera dans une église n'aura droit à sa solde que pendant trois jours.

— Sa Majesté approuve.

6° Un certain nombre de maisons et de jardins ont été donnés par les gens du Marquis à des personnes qui ne paient rien pour la location des dits immeubles. Le comptable du Marquis, les capitaines et les alcades ont aussi amassé de grandes sommes par des moyens illicites. Le Corrégidor demande qu'on fasse rendre gorge aux derniers et qu'on exige des autres le loyer des maisons qu'ils occupent depuis le jour où ils sont entrés en jouissance. Avec cet argent on pourrait construire une tour dans un endroit appelé *Polvorista*, (1) entre Oran et Mers-el-Kebir. Cet ouvrage qui coûterait peu pourrait être terminé en deux mois.

— Qu'on s'informe de cela.

7° Beaucoup de jeunes gens d'Oran passent en Castille pour s'enrôler dans les troupes de Sa Majesté. Il conviendrait qu'ils fussent retenus ici, parce qu'ayant été élevés dans le pays, le connaissant et parlant la langue des Maures, ils peuvent rendre de plus utiles services que les recrues qu'on fait venir d'Espagne.

— Sa Majesté approuve.

8° Chaque soldat donne tous les ans trois réaux pour l'hôpi-

(1) Le pic d'Aïdour forme, avec l'extrémité d'un crête voisine, une embrasure très-remarquable, qui sert de point de repère aux navigateurs à une grande distance au large. Par cette espèce de créneau sortent de violentes rafales contre lesquelles les navires doivent se précautionner, même en été. Les Espagnols appelaient *polvorista* le vent qui souffle ainsi du fond de la baie de Mers-el-Kebir. — Bérard, *Description nautique des côtes de l'Algérie*.

tal. Cet argent sert à payer le pharmacien, le médecin et le chirurgien. La dite contribution et la vente des médicaments ont produit 2,000 ducats, qui sont entre les mains du Marquis. Le Corrégidor propose de placer cette somme au profit de l'hôpital et de payer les officiers de santé avec ce que l'on gagne sur les médicaments ; de cette manière, on pourrait exonérer les soldats de ce tribut de trois réaux.

— Qu'il soit fait une enquête à ce sujet.

9° Le Corrégidor a acheté de divers marchands, chrétiens, maures et juifs, du blé, de l'orge, du vin, de l'huile et des vêtements pour les soldats qui mouraient de faim et de froid. Ce qu'il doit s'élève à environ 4,000 ducats. Il prie Sa Majesté de donner des ordres pour que les dits marchands soient payés.

— Que l'on fasse ce que l'on pourra.

10° Si Sa Majesté veut venir en aide à cette pauvre ville d'Oran et désigner un autre gouverneur qui dépendra entièrement d'elle, le corrégidor ne doute pas qu'on puisse économiser 8,000 ducats chaque année. Il croit qu'au bout de trois ans, il sera possible de subvenir à toutes les dépenses que nécessite l'occupation de cette place. Il promet aussi que tous les Maures de la province feront leur soumission ; s'ils se montrent hostiles, c'est parce qu'ils sont maltraités par le Marquis et ses officiers.

— Que le Corrégidor dise ce que l'on pourrait faire.

11° Cristoval Rejon a été chargé d'approvisionner Oran. Le Corrégidor regrette que Juan Vasquez, de Murcie n'ait pas été désigné pour cet objet. Il est déjà fournisseur de Bougie et du Peñon d'Alger. C'est un homme bien connu, jouissant d'un grand crédit et qui, au besoin, peut avancer l'argent nécessaire pour la solde et pour l'achat des vivres, ce que Cristoval Rejon n'est pas en état de faire.

— Qu'on s'informe de cela.

12° On chasse les Juifs de la ville. C'est à peine si on y compte, en ce moment, six familles, et il n'y est pas resté un seul rabbin. Le Corrégidor dit que ces gens-là sont très-utiles pour le commerce et qu'on a tort de les renvoyer.

— Que le Corrégidor fasse connaître ceux qui sont restés.

13° Le Corrégidor demande que tous les déserteurs maures soient déportés en Castille. Ils ne consentiront jamais à se faire chrétiens, si on les laisse à Oran, parce qu'ils fréquentent les autres Arabes. Le roi catholique avait donné des ordres à ce sujet ; (1) mais les alcades, qui tirent profit de ces déserteurs, ont fait en sorte qu'on n'a pu retrouver les lettres du roi.

— Que l'on recherche les dites lettres dans les registres de la chancellerie,

14° Il conviendrait de ne pas admettre dans le conseil municipal (*cabildo*) ceux des échevins qui ont été ou sont encore au service du Marquis, parce que, lorsqu'ils font une motion, les autres officiers, capitaines, alcades ou jurats n'osent les contredire.

— Qu'on s'informe de cela.

15° Beaucoup de soldats partent d'Oran et de Mers-el-Kebir, meurent ou sont faits esclaves par les Maures. Le Marquis continue néanmoins à toucher leur solde, et ce qu'il a reçu ainsi s'élève déjà à une somme considérable. Le Corrégidor demande qu'il ne soit fait au Marquis aucun nouvel envoi de fonds, jusqu'à ce que l'on ait vérifié les comptes. Il indiquera, si on le désire, comment cette vérification pourrait être faite utilement.

— Que le Corrégidor dise comment il faut faire.

Elie de la PRIMAUDAIE.

(A suivre.)

(1) La mention, que fait ici le corrégidor d'Oran, de lettres émancées de la chancellerie du roi Ferdinand le Catholique permet de fixer approximativement la date de cet important document. Il fut écrit vraisemblablement quelques années après la mort de ce prince, qui arriva le 23 janvier 1516. Nous avons indiqué l'année 1520; mais nous n'avons aucune certitude à ce sujet. Le mémoire est adressé à *Sa Majesté*, et comme Charles-Quint ne dut prendre ce titre qu'après son élection à l'empire en 1519, nous avons pensé qu'il ne pouvait pas être antérieur à cette dernière date.